

Une initiation à l'architecture domestique? Sans doute, mais, pour l'historien, un ensemble de documents aisément accessibles, maniables, et très suffisants.

Lucien GOLVIN
(Aix-en-Provence)

Ronald LEWCOCK, Zahra FREETH, *Traditional Architecture in Kuwait and Northern Gulf*. London, AARP (Art and Archaeology Research Papers), 1978. 21,5 × 24,5 cm., 169 p.

Publié il y a huit ans, cet ouvrage de synthèse reste unique en son genre. Première étude d'ensemble consacrée à l'architecture traditionnelle d'un pays du Golfe, son intérêt s'accroît encore du fait de la disparition de la plupart des bâtiments dont elle rend compte. Koweït fait partie de ces pays qui, enrichis récemment par la production pétrolière, ont investi dans la construction, accélérant ainsi la destruction du patrimoine traditionnel.

Après une introduction exposant les us et coutumes des Koweïti en relation avec leur architecture (économie locale tournée vers la mer, donc maisons de pêcheurs et de marchands de perles situées au bord de mer; la famille au sens large du terme vit sous le même toit et compte jusqu'à six ou sept serviteurs; le *diwān* où sont reçus les invités mâles joue en rôle fondamental dans la maison tandis que le *ḥarīm* reste le quartier privilégié des femmes et de la famille), les caractéristiques physiques et un aperçu historique du pays font l'objet du premier chapitre. Au cœur de l'étude, les différents types architecturaux sont enregistrés à l'aide d'exemples précis. L'habitat est traité sous la forme de quatre courtes monographies sur les spacieuses maisons du front de mer à plusieurs cours, comme Bayt al-Badr (1837-47) devenue musée national, sur les grandes maisons situées en dehors du front de mer, enfin sur les habitations citadines plus modestes. L'architecture religieuse est illustrée par les nombreuses mosquées. Les ouvrages fortifiés comme le Red Fort de Ġahra dénommé également Qaṣr al-Aḥmar, et les portes de l'ancienne enceinte de la ville, sont décrits. Enfin dans cette partie quelques types variés de bâtiments comme les halls d'audience du Cheikh, la maison coloniale à véranda, une maison ottomane et deux maisons iraniennes, sont encore recensés. A un inventaire assez exhaustif des portes et portails en bois sculpté fait suite une analyse des différents systèmes de ventilation allant du simple « piège à vent » à la tour à vent. Enfin le dernier chapitre établit des comparaisons entre l'architecture du Koweït et celle des pays voisins du Golfe, de l'Iran et de l'Iraq. L'idée que l'on ne peut dissocier le Koweït de toute la partie nord du Golfe était déjà affirmée dans le titre de l'ouvrage. Les points de références choisis sont plus précisément les villes de Zubayr, Baṣra et Būṣīr, auxquelles il faut ajouter celles de Baḥrayn et Masqaṭ.

Qu'il soit question d'habitations, de mosquées ou d'ouvrages défensifs, cette architecture date au plus tôt des dernières décades du XVIII^e siècle. Quoi de plus normal si l'on sait que la fondation de l'émirat de Koweït s'inscrit au milieu du XVIII^e siècle lorsque s'impose le premier émir, Ṣabāḥ b. Ġābir b. 'Adbī (1170 H./1756). L'indépendance du Koweït est déclarée en 1961 lors de son admission à la Ligue Arabe en tant qu'Etat indépendant. Les premiers revenus émanant

de l'exploitation du pétrole permettent à partir de 1946 un développement rapide du pays. Ce changement se traduit dans l'architecture par la construction de bâtiments publics, la destruction des quartiers anciens et l'embellissement des mosquées.

De 1950 à 1955, une vingtaine de mosquées sont restaurées et dotées de minarets nouveaux ou plus élevés. C'est le cas de la Grande Mosquée, Masġid al-Sūq, complètement reconstruite dans un style hindou. Les motifs décoratifs les plus variés témoignent en effet des influences étrangères : travail des briques comme en Iraq et en Iran, décoration « en zig-zag » de type yéménite sur la partie supérieure des fûts cylindriques, balustrades finement ajourées. Mais dès 1960 on notera le déclin des conceptions et des goûts fidèles aux motifs traditionnels islamiques qui font place « aux formes inspirées des idées et technologies occidentales ».

Pour les auteurs, l'architecture vernaculaire koweïti ne dérive pas de l'Iran, mais des origines de son peuple venu de l'intérieur du Naġd. C'est seulement à la fin du XVIII^e siècle, lorsque les relations commerciales s'intensifient que les influences iraniennes et iraqiennes apparaissent.

Dans le cadre d'une telle étude on aurait souhaité davantage de relevés aujourd'hui impossibles à réaliser. Cependant l'abondante illustration photographique rend magnifiquement compte de ce patrimoine architectural et de l'atmosphère qui s'en dégageait.

Claire HARDY-GUILBERT
(C.N.R.S., Paris)

Lucien GOLVIN, Marie-Christine FROMONT, *Thula, Architecture et Urbanisme d'une cité de haute montagne en République arabe du Yémen*. Paris, ERC (Editions Recherche sur les Civilisations), « mémoire » n° 30, 1984. 21 × 29,7 cm., 238 p.

En dehors des investigations récentes (1976-1977) de deux architectes, Suzanne et Max Hirschi, l'étude de l'architecture du Yémen nord s'est longtemps limitée à Ṣan'ā', la capitale. La dégénérescence de l'habitat traditionnel se généralisant rapidement a sans doute incité, ces dernières années, les chercheurs à porter leurs travaux sur d'autres cités ou sur l'ensemble du Yémen. La monographie de Ṭulā, cité de haute montagne, est une illustration de cette nouvelle orientation.

A la description de l'état urbanistique général tel qu'il apparaît en 1980 (chap. 1), succède un inventaire architectural complet de la ville dans la mesure où chaque registre de l'architecture (religieux, domestique, d'utilité publique) visible à Ṭulā est représenté par l'étude détaillée d'au moins un bâtiment (chap. 2, 3, 4). Un dernier chapitre consacré aux techniques de construction locales confère un élément de synthèse d'importance à cette étude dont l'objectif, défini par les auteurs eux-mêmes, était la description morphologique de la cité.

Ni les origines de Ṭulā, ni son rôle dans l'histoire du Yémen ne sont encore très clairs. C'est la construction de la petite mosquée al-Ġurz du XI^e siècle qui marquerait le premier centre d'activité à Ṭulā alors que la tradition populaire attribue la construction des remparts à l'imam al-Muṭahhar b. Yaḥyā Šaraf al-Dīn qui régna de 1558 à 1572.